

**aux éclats...**  
**cie nathalie béasse**



**revue de presse (extraits)**

# aux éclats... / cie nathalie béasse

conception, mise en scène et scénographie nathalie béasse  
avec étienne fague, clément goupille, stéphane imbert  
lumière natalie gallard  
musique originale julien parsy  
régie son tal agam, nicolas lespagnol-rizzi  
régie plateau max belland,  
construction décor julien boizard, corine forget, philippe ragot

## diffusion

### saison 2020-21

Théâtre de la Bastille, Paris / du 14 septembre au 8 octobre  
Le Cargo, Segré / 6 novembre  
Halle aux Grains, scène nationale de Blois / 12 et 13 novembre  
L'Espal, scène nationale Le Mans / 24 novembre  
Théâtre Sorano, Toulouse / 15 et 16 décembre  
TU-Nantes / du 26 au 29 janvier  
La Comédie, CDN de Saint Etienne / du 17 au 19 mars  
Théâtre Quartier Libre, Ancenis / 11 mai

### saison 2019-20

création le lundi 4 novembre  
Le Quai / CDN Angers Pays de la Loire / du 4 au 8 novembre  
La Comédie de Clermont-Ferrand, scène nationale / du 21 au 28 novembre  
Théâtre de Saint-Quentin-en-Yvelines, scène nationale / les 10 et 11 décembre  
Le Quai / CDN Angers Pays de la Loire / du 14 au 17 janvier  
Théâtre de Lorient, CDN / du 11 au 13 février

production : association le sens // coproduction : la Comédie de Clermont-Ferrand - scène nationale, le Quai - CDN / Angers, le Théâtre de la Bastille – Paris, le Théâtre de Lorient – CDN, La Halle aux grains - scène nationale / Blois // Avec le soutien en résidence : Le Théâtre - scène nationale / Saint-Nazaire, Centre culturel ABC / La Chaux-de-Fonds - Suisse, Le Cargo / Segré, le CNDC / Angers

## contacts

cie nathalie béasse / association le sens / 3 bd daviers 49100 angers / [www.cienathaliebeasse.net](http://www.cienathaliebeasse.net)  
Lili L'Herroux production/administration / +33 (0)2 41 73 12 16 – [contact@cienathaliebeasse.net](mailto:contact@cienathaliebeasse.net)  
Karine Bellanger production/diffusion / +33 (0)6 75 94 70 46 – [diffusion@cienathaliebeasse.net](mailto:diffusion@cienathaliebeasse.net)

page de couverture © peinture de Julien Parsy  
photos © Jean-Louis Fernandez

La cie nathalie béasse est conventionnée par l'État, Direction régionale des affaires culturelles (DRAC) des Pays de la Loire, par le Conseil régional – Pays de la Loire et reçoit le soutien de la Ville d'Angers. Nathalie Béasse est artiste associée à la Comédie de Clermont-Ferrand – scène nationale.



# MEDIAPART

## Rire « Aux éclats » jusqu'à la béatitude

16 SEPT. 2020 PAR JEAN-PIERRE THIBAUDAT BLOG : BALAGAN, LE BLOG DE JEAN-PIERRE THIBAUDAT

**Avec son spectacle « Aux éclats », Nathalie Béasse, l'une des artistes les plus singulières de nos scènes, nous embarque une fois de plus dans un étonnant voyage théâtral dont tout ce que l'on peut dire, c'est qu'il est magnifiquement indescriptible.**



Scène de "Aux éclats" © Jean-Louis Fernandez

On sort de *Aux éclats*, conçu, mis en scène et scénographié par Nathalie Béasse, comme de ses précédents spectacles, béats. Et pleins de reconnaissance pour les (présentement trois) acteurs, les multiples objets, les innombrables accidents, les délicates musiques et les infinis mouvements, qui nous ont mis progressivement dans cet état.

### *De quoi ça parle ?*

D'accord, ça a l'air sympa, ton truc, mais de quoi ça parle ?

Ça parle d'une planche qui se dénude comme un être aimé et désiré, d'une chaise qui vient vers nous pour nous embrasser ou nous dire deux mots ou simplement se rapprocher de nous, d'un minuscule chien mécanique aux grandes oreilles en peluche qui, seul au milieu du plateau, roule sur lui-même comme un vrai quand on lui fait des guili-guili sur le bide, et qui nous fait rire, et qui remet ça, et nous itou.

C'est tout ? Oui, mais de quoi ça parle ?

Ça parle d'un rideau blanc qui bouge tout le temps, d'un tas de vêtements qui ceinturent les corps comme ceux des SDF ou des guerriers des steppes... en fait, ça parle peu. De l'anglais par ci, de l'allemand par là, il y en a un qui fait le fâché et les deux autres regardent ailleurs. Ou alors, il y en a deux qui se foutent des baffes en faisant comme s'ils se tenaient la barbichette et le troisième qui les regarde puis vaque à autre chose. Ils sont trois à s'agiter et turbiner comme dans un match de catch truqué, un match où se seraient affrontés Buster Keaton et Groucho Marx, arbitré par la canne de Charlot tenue par un enfant.

On dirait que tu trouves ça emballant !

Ça balance pas mal aussi, ça danse entre hommes, c'est le plus gros qui gagne. Et puis – ah, ça, ça va te plaire – il y a aussi des tours de magie comme en fait l'oncle Gustave à la fin des repas de famille quand il avale le couteau ou fait de la lévitation entre deux chaises avec la nappe à carreaux. Et puis il a même des masques, laids à faire peur.

Oui, mais de quoi ça parle ?

Ça parle pas bézef, mais ça te parle tout le temps. Comment dire, ça tire-bouchonne le ciboulot, c'est doux et rugueux à la fois, ça poigne le rire en catimini. Comment te dire, c'est comme une cour de récréation sans l'école à côté.

Oui, mais de quoi ça parle ?

De rien, de tout, de marabout bout de ficelle, de l'eau qu'on se fout sur la gueule comme à la cantine, sans parler de tout ce qui tombe ; c'est dingue tout ce qui tombe des cintres !

Oui, mais de quoi ça parle ?

Ecoute, mon ami (comme disait Louis Jouvet), j'ai mon article à finir, tu me lâches un peu ?

### *« Lâcher prise »*

Plus tard, en lisant le programme, je me suis dit qu'il aurait été plus judicieux de lui lire les propos, éclairants et simples, de Nathalie Béasse sur son travail. Des choses comme : « Il y a un point de départ mais ce point de départ s'effiloche. C'est toujours un chemin qui s'affine au fur et à mesure. Après, mon travail parle toujours de l'humain, de la difficulté à exprimer des choses ; parfois cela passe par le corps, cette fois par le rire. Ce qui importe, c'est de toucher les gens. » Ou encore : « dans ce que je propose, les acteurs comme le public doivent lâcher prise par rapport au quotidien et par rapport à une narration classique. J'essaie d'être dans un rapport instinctif proche de l'enfant qui construit les choses, les déconstruit et les reconstruit. »

C'est cela qui est beau et toujours surprenant dans les spectacles de Béasse : c'est toujours du théâtre à l'état naissant. Ça se fait, se défait et se refait devant nous comme un pull que l'on détricote pour en faire autre chose



en le retricotant autrement tout en ajoutant d'autres matières, d'autres couleurs, d'autres motifs. C'est une alchimie d'accumulations-récupérations-transformations, une alliance à la vie à la mort du chaud et du froid, du faible et du fort, du seul et du groupe. Bref, une poétique : la béassitude. Ouvrons notre dictionnaire intime. Béassitude : n.f. bien-être ou bonheur dans lequel les spectacles de Nathalie Béasse laissent les spectateurs qui s'y laissent entraîner.

Le Théâtre de la Bastille qui programme Nathalie Béasse depuis dix ans avec une fidélité et une obstination exemplaires, lui avait offert l'an dernier d'occuper le théâtre durablement comme l'avait fait avant elle Tiago Rodrigues et la compagnie l'Avantage du doute. C'est lors de cette « Occupation » (du 13 mai au 29 juin 2019) que sont apparus les balbutiements de *Aux éclats*. Précédemment, au début de la saison, on avait pu voir *Le bruit des arbres qui tombent*. Ce spectacle avait été créé à la Biennale de Venise en juillet 2017 après que Béasse y eut présenté ses trois précédentes créations (lire [ici \(https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/090817/elog-de-nathalie-beasse\)](https://www.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat/blog/090817/elog-de-nathalie-beasse)). Et c'est aussi ce qui s'est passé pendant l'Occupation de la Bastille où l'on a pu voir ou revoir *Happy Child*, *Tout semblait immobile*, *Roses* et *Le bruit des arbres qui tombent*. Espérons qu'un jour un autre grand festival, de France celui-là, songera à présenter une intégrale des spectacles de Béasse, lesquels se répondent les uns les autres. « Je n'arrive pas à prendre un spectacle pour un spectacle ; c'est toujours une suite », dit-elle. Cette suite de spectacles réunit un nombre, somme toute restreint, d'acteurs et d'actrices fidèles. Présentement pour *Aux éclats*, ils sont trois : les exquis Etienne Fague, Clément Goupille et Stéphane Imbert.

**Théâtre de la Bastille ts les soirs 21h sf mercredi, le 16 sept et les dim 16h.**

**Le 6 nov au Cargo à Segré ; les 12 et 13 nov à la Halle aux grains à Blois ; le 24 nov à L'Espal au Mans ; les 15 et 16 déc au Théâtre Sorano à Toulouse ; du 26 au 29 janv au TU à Nantes ; du 17 au 19 mars au CDN de Saint-Etienne ; le 11 mai au théâtre Quartier libre d'Ancenis.**

*Le Club est l'espace de libre expression des abonnés de Mediapart. Ses contenus n'engagent pas la rédaction.*

L'AUTEUR



**JEAN-PIERRE THIBAUDAT** (<https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-thibaudat>)  
journaliste, écrivain, conseiller artistique  
Paris - France

731 BILLETS / 1 LIEN / 7 FAVORIS / 223 CONTACTS



## Nathalie Béasse écrit sur la scène avec les corps qui tombent

La chorégraphe et plasticienne crée des spectacles-installations, pleins d'explosions, de chutes et de matières, et présente « Aux éclats... » au Théâtre de la Bastille, à Paris.

Par Fabienne Darge · Publié le 18 septembre 2020 à 09h30

Lecture 4 min.

Article réservé aux abonnés



Nathalie Béasse, chez elle à Angers, en mars 2019. CAROLE BELLAICHE

Elle sème sur son passage des éclats de vie qui viennent se ficher sous la peau, sur la rétine, dans le cœur, dans la tête. Des spectacles comme des cailloux sur un chemin où on peut se perdre et se trouver, qui se nomment *Trop-plein*, *Wonderful World*, *Tout semblait immobile* ou *Le Bruit des arbres qui tombent*. Le dernier, qui s'intitule *Aux éclats...* et se joue au Théâtre de la Bastille, à Paris, est un de ceux dont on parle, dans cet automne qui voit enfin la réouverture des théâtres.



Il est comme un précipité de l'univers de Nathalie Béasse, une femme dans la quarantaine, qui ne sait trop elle-même comment, ni pourquoi d'ailleurs, il faudrait la définir. Metteuse en scène, autrice, chorégraphe, plasticienne, tout cela à la fois ? Dès le début, elle n'est entrée dans aucune case. Elle écrit avec des corps qui tombent, des rideaux qui frémissent, des couleurs un peu fanées, qui parlent comme s'ils étaient des mots. Ils racontent des histoires de famille, de vie ouvrière, d'éternel ratage humain, des humains qui toujours tombent et – presque – toujours se relèvent.

### Lire la critique d'« Happy Child » (en 2010) : **La magie de l'enfance, dans les pas de Nathalie Béasse**

La case de départ, pour Nathalie Béasse, n'était pas de celles qui mènent droit vers les milieux de l'art. « *Il était une fois une petite fille née à Angers dans une famille ouvrière* », s'amuse-t-elle. La mère travaille à l'usine de phares de voitures, le père est plombier sur des chantiers. L'art est loin, sauf quand la mère raconte, avec nostalgie, l'histoire du grand-père, facteur sillonnant la campagne avec sa troupe de théâtre amateur ou son projecteur de cinéma.

*« D'emblée, j'ai été très sensible à la peinture, au cinéma, à la photographie, et plus que tout à la poésie. Les poèmes du Rilke de Notes sur la mélodie des choses, par exemple, m'accompagnent depuis longtemps. Je ne comprenais pas, mais je trouvais que c'était beau, comme des gris-gris littéraires qui me faisaient du bien. J'ai très vite accepté de me laisser aller dans mon imaginaire. »*

### « Parler de l'effondrement »

Nathalie Béasse rêve de faire une école de cinéma, n'a pas les moyens de venir étudier à Paris, alors elle entre aux Beaux-Arts d'Angers, qui l'envoient en Allemagne, à Brunswick, dans une école très axée sur la performance, où elle croise la route de la célèbre performeuse Marina Abramovic. Une révélation. « *J'ai découvert que j'avais un corps* », résume-t-elle sobrement.

*« Quand je suis rentrée en France, plus rien n'était pareil. »* Elle bifurque et part au Conservatoire d'art dramatique d'Angers, où elle est tout aussi décalée qu'aux Beaux-Arts. Mais pendant toutes ces années, au tournant des années 2000, où les arts de la scène font leur révolution, où les frontières explosent entre théâtre, danse, arts plastiques et performance, elle se découvre des frères et sœurs de cœur : la grande chorégraphe allemande Pina Bausch, d'abord, qu'elle aime à la folie. Mais aussi le Théâtre du Radeau de François Tanguy, et le chorégraphe belge Alain Platel.

### **Nathalie Béasse crée « comme un enfant qui construit son paysage, avec un bout de bois ou de papier »...**

Elle se lance, avec des spectacles-installations qu'elle crée « *comme un enfant qui construit son paysage, avec un bout de bois ou de papier, puis qui détruit son jeu, le reconstruit, le rebâtit sans cesse, et sans crainte* ». Dans ses pièces, il y a des débordements, des explosions, des chutes, beaucoup de chutes, et des matières – eau, terre – qui semblent vivre leur vie sans trop se préoccuper de la frénésie de

contrôle des humains.

*« Dès le début, j'ai eu envie de parler de l'effondrement, je crois »,* souffle-t-elle. Quand on lui demande pourquoi, elle a l'air étonnée. « *On vit une période compliquée, quand même, non ? On ne va pas faire semblant, comme si cela n'existait pas. La fragilité du monde, elle ressort tellement, ces dernières années... Je suis perméable à ce qui se passe, même si je ne décide jamais autour d'une table de m'attaquer à tel ou tel sujet. Je laisse plutôt circuler les émotions. »*

## Sur le fil du burlesque et du tragique

Elle trace son chemin, discrète, loin de Paris où elle n'est jamais venue vivre, crée des performances in situ dans des environnements urbains ou naturels, travaille avec des adolescents psychotiques ou des détenus de la maison d'arrêt d'Angers. La reconnaissance arrive, doucement. « *Je suis une femme, je viens d'un milieu populaire, je n'ai pas fait de grande école, je suis restée vivre à Angers, et c'est difficile de me ranger dans une case dans les programmations. Du coup, tout a pris beaucoup de temps.* » Le constat est sans appel, tout autant que sans pathos.

### Chacun de ses spectacles commence avec une valise qu'elle remplit d'objets divers

Chacun de ses spectacles commence avec une valise qu'elle remplit d'objets divers, comme un viatique qui accompagnera jusqu'au bout la vie de la pièce. Dans la valise d'*Aux éclats...*, elle a mis des films des Monty Python et de Buster Keaton, des rideaux, et des images du photographe Gideon Mendel, qui, depuis des années, documente un monde qui se noie. Et ce mot « éclat ». « *Un éclat, ça brille et ça blesse.* »

Éclat de rire, éclat de balle qui vous troue la peau, éclat de colère ou de couleur, les correspondances se tissent, dans ce spectacle qui se tient sur le fil du burlesque et du tragique. Les trois gugusses qui peuplent cet univers toujours en train de s'écrouler ont beau déployer des trésors d'énergie, leurs entreprises foirent, virent, dérapent inévitablement. A la fin, après avoir travaillé activement à déclencher tous les désastres possibles, ils se posent, satisfaits, pour contempler leur œuvre. Toute ressemblance avec une situation actuelle n'est peut-être pas fortuite.





Critiques Théâtre

## Aux éclats

Qui n'a jamais pensé qu'avec la Bande-Originale adéquate, sa vie ferait un film à peu près potable ? Avec une simplicité lumineuse, la metteuse en scène Nathalie Béasse nous invite à insuffler un peu de magie dans les tout-petitiens doux-amer qui font le quotidien.

Par Aïnhua Jean-Calmettes  
publié le 22 sept. 2020



### VOIR LE SITE

[du Théâtre de la Bastille](#)

*Aux Éclats* nous ouvre d'abord les oreilles. Trois coups signalent le début du spectacle avant de se complexifier en bruits de chantier. Avant que la lumière ne s'éteigne dans la salle, on parlait justement de ça : des incessants ravalement de façades qui nous tirent du sommeil et de cette indémodable fatigue que l'on traîne toute la journée. Heureuse coïncidence sourit-on, en voyant les trois comédiens débouler dans leurs petits costumes ternes, piaillant une mauvaise humeur de couloirs de métro. À la fin de la représentation, on finira par se demander si Nathalie Béasse ne lit pas dans notre tête, à force de matérialiser sur scène des pensées qu'on imaginait secrètes. Mais pour l'heure, ce trouble télépathique n'a pas encore germé. Et les spectateurs de suivre allégrement les pérégrinations absurdes de ces trois hommes, pas aussi unidimensionnels qu'ils le paraissent. Les voilà qui se chamaillent, jouent « à la barbichette », échangent des tricks de cuisine, philosophent sur la portée du rire, ou nous invitent dans les méandres de leurs petites contrariétés (café ou magnésium ?) – notes aiguës d'un spleen bien plus tenace.

Dans les pièces de Nathalie Béasse, l'action n'a jamais rien de grandiloquent ou de spectaculaire. Sauf que quelque chose se met soudain à dérapier, entraînant des cascades de métamorphoses : la fumée de travaux devient nuage, la mélancolie ambiante se peuple de rires, les héros et les monstres surgissent à tout moment. Quant aux corps qui tombent, ils apprennent à danser. Sous l'esthétique du « small talk », de puissantes forces de réenchantement grondent qui nous plongent sans prévenir dans des abysses existentiels. Que font-ils finalement, ces trois personnages à part mettre en place des stratégies pour habiter le vide de leurs vies ? Et nous montrer qu'avec un peu d'imagination, ce n'est peut-être pas si compliqué. Il suffit parfois d'écouter les *Quatre Saisons* de Vivaldi pour changer un orage en ballet.

Accueil > Rubriques > Théâtre > Aux éclats de Nathalie Béasse

🔍 POLICE    ↩️ PARTAGER L'ARTICLE    🖨️ IMPRIMER

DU MÊME AUTEUR    TOUS LES NUMÉROS

YVON LE SCANFF    ARTICLE WEB

## Aux éclats de Nathalie Béasse

**Conception, mise en scène et scénographie de Nathalie Béasse**  
**Jusqu'au 8 octobre : Théâtre de la Bastille (Paris)**

Le 6 novembre : Le Cargo (Segré)

Les 12 et 13 novembre : La Halle aux grains (Blois)

Le 24 novembre : L'Espal (Le Mans)

Les 15 et 16 décembre : Le Sorano (Toulouse)

Du 26 au 29 janvier 2021 : Théâtre universitaire (Nantes)

Du 17 au 19 mars : Comédie de Saint-Etienne

11 mai : Théâtre Quartier Libre (Ancenis)



*Aux éclats* est d'abord, c'est-à-dire, au premier abord, un spectacle sur le rire, d'où son titre qui ne semble plus dès lors faire mystère. Tout le début du spectacle est une suite de saynètes en variation insensible autour du burlesque (les figures de Buster Keaton, celui des *Fiancés en folie*, voire de Chaplin rôdent durant tout le spectacle) ; et, comme pour décentrer un peu le motif, autour d'un trio (Etienne Fague, Clément Goupille et Stéphane Imbert, un peu comme les compères de *Buffet froid*). Après une séquence hors scène qui évoque un chantier et ses vicissitudes - ce qui tombe, ce qui chute - le trio arrive au théâtre, devient public puis

insensiblement personnages. Au sens propre : le masque les transfigure au moment de monter sur scène. Le spectacle va dès lors interroger cette proximité entre les états et les essences, cette ouverture à ce qui défait l'homme et le pousse hors de lui-même. Dès la scène du jeu enfantin de la barbichette qui accompagne une définition docte et en apparence sérieuse du rire, les éléments sont en place et vont se diffuser plus encore qu'ils ne vont se déployer : passage du rire à la colère, du rire aux larmes, rapport entre le comique et le sérieux (c'est l'insu du rire). Bref, le rire est passage et met en rapport, souvent incongru, des entités de rencontre parfaitement improbables. Ce spectacle, court et incisif d'une heure et quart, est impossible à décrire, cela reviendrait à le dénaturer en le segmentant pour en lister les innombrables séquences, saynètes et mimodrames. En revanche, on peut en donner les lignes de force qui conduisent le spectateur dans cette expérience d'un théâtre plastique.

Ce qui domine en effet, c'est cette idée de *passage*. Tout se transforme de façon incessante mais insensiblement par le mouvement perpétuel. Au cœur du spectacle le cabaret burlesque, en allemand (souvenir de Karl Valentin ?), apparaît comme une mise en abyme du bricolage scénique qui s'opère sur le plateau. Nathalie Béasse évoque *l'arte povera* et c'est bien en effet quelque chose comme cela. Mais la magie en dit long sur ce qui apparaît ou disparaît, sur ce qui change, passe et se transforme. C'est également ces changements d'états (d'homme à animal), d'humeurs (rire, colère, larmes, peur, effroi), d'objets (ils tombent sans cesse, se brisent, s'associent ou encore s'échangent et se passent) qui font que le spectacle ressemble à un formidable *fondue-enchaînée*. C'est la gageure de cette « conception » : avoir décliné autant d'actes du rire en un flux continu qui ne semble pas pouvoir s'arrêter, comme un fou rire qui renaîtrait sans cesse de ses propres mouvements convulsifs. Un des plus beaux passages à mon sens, mais il est sans doute emblématique de cette manière « plastique » d'envisager la scénographie, serait peut-être cette séquence de chatouilles qui commence en duos par la manipulation des corps-objets, se continue en trio avec un jeu de renvoi des corps-projectiles qui rebondissent de mains en mains, pour se constituer en danse, en un rock endiablé - car Nathalie Béasse fait aimer la danse, aussi, beaucoup - pour finir enfin en un magnifique solo de Stéphane Imbert, comme s'il ne s'agissait que d'un seul et même mouvement créateur de formes et de transformations par la simple force de l'énergie engendrée par la vitesse de l'exécution. Un autre moment intense du spectacle qui en dit long aussi, c'est son *finale* qui s'épure dans sa forme mais se complique de matières. La fin du spectacle est étonnante : dans une sorte de drame sans paroles, les objets pleuvent littéralement d'en haut, des cintres, et deviennent les actants du drame en impactant les corps, en causant des associations, des interactions, en proposant des alliances ou des répulsions. Dans cette forme de scéno-théâtre pourrait-on dire, on assisterait presque à l'évocation d'un *clinamen* lucrétien où l'homme ne serait que la variable aléatoire de son propre destin, entre l'animal et le mécanique, entre l'effroi et le spasme, entre la matière et le mouvement. Le rire révèle ces frontières comme un lieu de passage incessant, et la scénographie de Nathalie Béasse en donne une formule saisissante.

Une critique d'Yvon Le Scanff  
<http://www.yvonlescanff.fr>

Maître de Conférences (Sorbonne Nouvelle - Paris 3)  
<http://www.univ-paris3.fr/m-le-scanff-yvon-29686.kjsp?RH=ACCUEIL>

Critique-théâtre pour Etudes:  
<https://www.revue-etudes.com/auteurs/yvon-le-scanff-24292>



## Aux éclats : le Badaboum théâtral de Nathalie Béasse



photo Jean-Louis Fernandez

**Au Théâtre de la Bastille, dont elle est une habituée, Nathalie Béasse présente le dernier résultat d'une recherche qui mêle les corps et les objets pour créer des mondes oniriques. Variation sur la chute et le rire, *Aux éclats...* nous mène au cœur d'une démarche fondée sur la rencontre du dissemblable.**

Qui a suivi l'Occupation du Théâtre de la Bastille par Nathalie Béasse en mai-juin 2019 s'en souvient par bribes, par *Éclats*, titre de la création sur laquelle travaillait alors l'artiste, et qu'elle présente aujourd'hui en ouverture de saison du même lieu. Parmi les images ou tableaux vivants – **on peut difficilement parler de « scènes » chez Nathalie Béasse, dont le travail est toujours à la lisière de l'installation** – qu'elle testait alors devant les curieux venus la découvrir en plein laboratoire, il y avait celle qui ouvre la version finale de la pièce. C'est une image sans personnes. Un moment où l'espace du plateau apparaît dans toute sa singularité, dans toute sa densité. On retrouve l'atmosphère de chantier du précédent spectacle de l'artiste, *Le bruit des arbres qui tombent* (2017) : des bruits de perceuse, des coups de marteau nous parviennent sans qu'on puisse savoir précisément d'où. On entend aussi quelques voix. Des bricoleurs râleurs, qui déplorent des catastrophes dont les conséquences débordent bientôt sur la scène. Poussière, fumée, coulée blanche sont les premiers événements de *Aux éclats...* Alors bien sûr, on s'en souvient.

**Lorsque l'humain fait son entrée, sous les traits d'Étienne Fague, Clément Goupille et Stéphane Imbert – trois compagnons de longue date de l'artiste –, il ne prend pas le dessus sur les matières ni sur les objets.** C'est là l'une des grandes originalités de l'univers de Nathalie Béasse, pour qui le corps et la parole ne sont ni plus ni moins dignes d'intérêt, donc de théâtre, que ce qui n'y a habituellement pas droit de cité, ou alors en mode mineur, dans un décor ou une coulisse. Cette cohabitation des hommes et des choses n'est pas pour autant le sujet de *Aux éclats...*, pas plus que des autres spectacles créés par Nathalie Béasse depuis la fondation de sa compagnie en 1999. Tout comme il est inapproprié de désigner par le terme de « scène » ce qu'elle fait advenir au plateau, on n'emploiera d'ailleurs qu'avec précautions celui de « sujet ». Il serait plus juste de parler de « couleur », ou peut-être d'« environnement », qui forment en l'occurrence une « suite de variations sur la chute et le rire ».

**Les trois gus de *Aux éclats...* ont de faux airs de Buster Keaton, référence assumée par Nathalie Béasse,** qui dit aimer chez lui « l'acrobatie, le rapport au corps, aux objets, aux éléments, aux paysages ; le vent, les chutes, les maisons qui tournent, les parois qui tombent, les courses qui durent, la répétition aussi, cette faculté à aller au-delà des limites ». Autant d'éléments que l'on trouve en effet dans la pièce, mais agencés d'une manière bien personnelle. Avec des espaces vides, des béances petites et grandes, qui permettent à chacun de se construire s'il le souhaite son récit. Entre leurs pitreries qui laissent souvent deviner des tristesses, les trois messieurs catastrophe ne cherchent pas à faire de liens. Ils passent d'un numéro de magie dont tous les trucages sont visibles à un faux dîner sur table fuyante sans se formaliser pour ceux qui les regardent. Ils dansent un rock à trois, à moins qu'il ne s'agisse d'une sorte de punching-ball humain ou d'un autre jeu dont les règles nous échappent. De même que nous échappe l'empressement des trois mêmes bonhommes à enfiler un maximum de vêtements en un minimum de temps, ou leurs jeux avec d'affreux masques pour enfants.

***Aux éclats...* a beau se jouer subtilement des codes du théâtre, il entretient un rapport fort avec la gaminerie.** En faisant entrer sur scène des morceaux du monde extérieur, dans ce qu'il a de plus brut, de plus prosaïque, Nathalie Béasse orchestre une série de rencontres improbables qui finissent toutes de la même manière : par un effondrement au sens propre ou figuré. Étienne Fague, Clément Goupille et Stéphane Imbert sont des hommes-enfants qui font du théâtre comme on joue au Badaboum alors qu'on a passé l'âge. Avec les moyens du bord qui sont à la hauteur de leurs médiocres compétences, ils bricolent des choses et des histoires qui s'effiloquent ou se cassent la figure au bout de quelques minutes. Ces recommencements multiples sont d'autant plus jouissifs qu'ils résonnent avec le contexte actuel. Ils invitent à la joie, au rire et au rêve malgré tout.

## AUX ECLATS... - *Le rire comme remède*

---

---

**Nathalie Béasse a coutume de dire que chacun de ses spectacles commence là où le précédent s'est arrêté. Avec *Le bruit des arbres qui tombent*, la metteure en scène avait ouvert de nouveaux champs de sa recherche théâtrale et plastique, donné plus de place et de vie au plateau, devenu un organisme autonome, vecteur de troubles et de solutions. Son nouvel opus, *Aux éclats*, creuse le même sillon, hautement singulier, et oblige, de la façon la plus douce qui soit, au lâcher-prise. Du jeu de la barbichette à la bataille d'eau, des déguisements monstrueux aux tours de magie visiblement foireux, ses trois Buster Keaton un peu ratés deviennent des clowns presque malgré eux, subissant les assauts répétés d'objets en pleine rébellion. Les rires qu'ils provoquent, et les leurs, sont autant de points d'appui et de tremplins pour passer, avec trois fois rien, du quotidien le plus banal à l'onirisme le plus pur. Dans une atmosphère à la fois inquiétante et enfantine, se dessine un enchaînement avec une logique propre, loin, très loin, de tout ce que le théâtre a pour habitude de charrier. Un remède puissant et salvateur face à la morosité ambiante, et au self-control strictement imposé, de cette rentrée.**

*Vincent Bouquet*

